
**RÉVOLUTION ET MODERNISATION
DE LA RUSSIE :
LES DÉBATS DANS L'ÉMIGRATION
ENTRE STRUVE ET MILIOUKOV**

*Natalia ROUTKEVITCH**

* Natalia Routkévitch poursuit un doctorat en science politique à l'IEP de Paris.

Plan

Du libéralisme commun à la scission au sein de l'émigration

La modélisation des alternatives au régime soviétique

Le radicalisme libéral de Pavel N. Milioukov

Le libéralisme conservateur de Piotr B. Struve

Introduction

De nombreux travaux récents consacrés à l'étude de l'émigration russe ont souligné le caractère particulier de sa première vague. L'émigration russe, après la Révolution de 1917, est exceptionnelle dans sa dimension, et se distingue aussi qualitativement de toutes les autres vagues, au gré des temps et des régimes. Sa spécificité sociologique réside dans le fait qu'elle n'a pas eu pour objectif l'intégration dans la société d'accueil. Au contraire, les émigrés considéraient que leur devoir et leur but consistaient à maintenir et à développer la culture russe à l'étranger. Même disséminée, la diaspora russe n'a cessé de revendiquer une existence propre ; elle participait à d'innombrables congrès et colloques, suivait attentivement les événements en Russie soviétique, et ne perdait pas espoir de pouvoir rentrer, un jour... Toute l'œuvre de cette émigration porte l'empreinte de la perte de l'influence qu'elle avait souvent eu, jusque dans les plus hautes sphères de la société (ce sont ceux qu'on appelait les " Seigneurs des Esprits " qui ont quitté la mère patrie, par la force des choses), et de l'incertitude face à l'avenir.

Ces deux facteurs ont profondément marqué la réflexion et les œuvres des protagonistes de l'émigration provoquée par la Révolution d'Octobre ; ils ont également avivé la tension qui régnait déjà au sein de ces diasporas et les vives polémiques entre les diverses composantes politiques, sans jamais servir une quelconque idée d'unité dans l'adversité.

Piotr Berngardovitch Struve et Pavel Nikolaïevitch Milioukov sont deux des personnages les plus représentatifs et les plus importants, en termes d'influence, de cette vague d'émigration massive. Hommes politiques de premier plan avant la Révolution, ils se sont également illustrés en qualité de chercheurs et de théoriciens. Jusqu'en 1917, ils appartenaient au même parti, celui des Cadets, qui se réclamait du centrisme. Mais la Révolution les a séparé, faisant diverger leur chemin, jusqu'à participer au plus haut niveau, à l'affrontement de deux camps antagonistes. Pourtant, Struve comme Milioukov se seront toujours considérés comme libéraux, malgré de profondes divergences de positions, allant jusqu'à une animosité réciproque flagrante.

Il s'agit ainsi de deux doctrines libérales que les fondements de leurs analyses divisent et opposent. L'émigration verra évoluer les idéaux libéraux hérités de l'ancien régime de Struve et de Milioukov. Social-démocrate convaincu, Milioukov arrive en émigration à sa fameuse "nouvelle tactique", qui reconnaît les conquêtes de la révolution d'octobre et appelle à la cessation de la lutte armée contre les Soviétiques. Attendre et contribuer à l'évolution interne du peuple russe, telle est la devise de l'Union Républicaine et Démocratique (RDS) de Milioukov. Quant à Piotr Struve, son libéralisme initial se rapproche en exil du conservatisme, du nationalisme et du monarchisme.

Les deux penseurs ne remettent cependant jamais en question des concepts aussi fondamentaux du libéralisme que la propriété privée, la légalité et le pluralisme. C'est la question traditionnelle du libéralisme — comment la liberté peut-elle garantir l'ordre public — qui acquiert une nouvelle dimension pour les libéraux russes. Struve insiste sur la nécessité de l'amélioration de l'individu et développe une éthique de la responsabilité fondée sur un idéal d'utilité personnelle. Milioukov, lui, affirme que la liberté est en soi le garant de la conscience citoyenne et de la culture politique. Autrement dit, il croit que dès que la liberté sera donnée au peuple, celui-ci saura s'en servir. Leurs propositions ne sont pas toujours compatibles l'une avec l'autre, ce qui suggère l'idée qu'à l'intérieur de la théorie libérale, à laquelle tous les deux se réfèrent, des pratiques différentes peuvent trouver leur justification. Se pose alors à nouveau la question suivante : en quoi consiste le noyau politique et philosophique du libéralisme en tant que tel, et quelle est la place dévolue à ce noyau dans les interprétations russes du libéralisme ?

Les projets politiques de Struve et de Milioukov gravitent naturellement autour de l'interprétation des événements de la mère patrie : comment la Révolution bolchevique s'inscrit-elle dans le processus universel de développement politique, autrement dit, comment cette révolution, avec toutes ses conséquences, a-t-elle placé la Russie par rapport au monde "civilisé", c'est-à-dire au monde occidental ? Quel sens conférer à la Révolution pour des libéraux, émigrés du surcroît ?

L'ensemble des changements complexes qui depuis les Temps modernes affectent toutes les sociétés, la modernisation, avait à l'époque une seule signification : l'occidentalisation. Néanmoins, le terme de modernisation est préférable dans l'analyse de leurs textes, car il traduit mieux leur démarche théorique. Le concept de modernisation dans la pensée des auteurs russes émigrés du début du siècle, se dégagent trois axes de réflexion fondamentaux : l'universalité des lois

historiques, l'Europe en tant qu'idéal social et politique, et, la possibilité d'application de l'idéal européen dans un milieu étranger (en particulier, en Russie). Ce sont ces trois axes qui déterminent la démarche intellectuelle de Struve et de Milioukov, bien que cette dernière n'ait jamais été définitivement conceptualisée.

À la lumière du concept de modernisation, la question essentielle du libéralisme apparaît plus précise : comment l'idéal de la liberté individuelle, telle qu'elle a été conçue en Europe, peut-il devenir le fondement de l'ordre social et du bien-être en Russie ?

Cela rejoint un problème récurrent de la littérature politique russe, qui tente de définir la spécificité de la Russie, n'appartenant ni au monde européen, ni au monde asiatique, ou aux deux. A. A. Kara-Mourza appelle cela “ la présomption de dissemblance ”¹. Lorsque des contemporains de l'Ancien Régime, participants du choc révolutionnaire et témoins de l'apparition d'Etats totalitaires – comme Struve et Milioukov – s'intéressent à cette question identitaire, leurs analyses créent de nouvelles approches, qui permettent d'appréhender sous un angle nouveau l'opposition traditionnelle entre les occidentalistes et les slavophiles.

Ces courants de pensées naissent et se cristallisent dans les discussions portant sur le sens de la Révolution russe, sur les tactiques à employer pour sortir du bolchevisme, et sur le destin de la démocratie en Russie. L'analyse des idées et des débats de deux protagonistes prépondérants au sein de l'émigration russe de l'époque, permet d'apprécier les dissensions politiques internes qui agitait la diaspora.

Du libéralisme commun à la scission politique au sein de l'émigration

Piotr B. Struve et Pavel N. Milioukov émigrèrent à la fin de 1918. Après de quelques errances, ils se s'installèrent tous deux à Paris, où l'élite de l'émigration était concentrée. Ayant passé plusieurs mois au sein des gouvernements militaires de l'Armée Blanche, ils reviennent par la suite à leurs activités habituelles : la formation de l'opinion publique.

¹ Kara-Murza A.A., *Mezdu imperiej i smutoj*, Moscou, 1996, Ed. IF RAN, p.142.

Le 21 décembre 1920, la section parisienne des Cadets, adopte une nouvelle doctrine inspirée par son *leader*, Milioukov. En 1921, celui-ci devient rédacteur en chef du quotidien *Poslednie Novosti* (Les Dernières Nouvelles), publication largement diffusée au sein de l'émigration. Il a conservé ce poste jusqu'à l'occupation de Paris par les nazis en 1940. Bien qu'étant avant tout le journal de l'émigration russe, *Poslednie Novosti* a gardé un caractère très cosmopolite, analysant la vie politique internationale et développant une magnifique rubrique de critique littéraire. Les réflexions politiques de Milioukov sont exposées dans ces pages, dont l'étude permet de suivre l'évolution des idées.

Quant à Piotr B. Struve, il a travaillé pour plusieurs publications en exil. Dans un premier temps, il remit en route la parution de *Russkaya Mysl* (La Pensée russe), important journal dont il s'était déjà occupé pendant l'Ancien Régime avec Kizevetter. Sa première édition, parue en 1921 à Sofia, exprime clairement la position de Struve. Il déclare le journal indépendant de toute influence, de tout programme et de toute plate-forme politiques. En qualité de rédacteur en chef, il appelle ses lecteurs à examiner attentivement le passé, soulignant l'importance qu'il accorde à la critique historique dans l'analyse politique et sociale. En 1925, Struve se voit confier la rédaction de *Vozrojdenie* (Renaissance), pensé par son créateur Gukasov comme un "organe patriotique", devant faire contrepoids aux *Poslednie Novosti* de Milioukov. C'est alors que la polémique entre les deux anciens des Cadets prend une véritable dimension. Pour être complet, Struve s'investit encore dans *Rossia i slavianstvo* (Russie et slavité), aux orientations historiques et littéraires, entre 1928 et 1932.

Cette participation active à la construction de la survie politique de l'émigration est vécue par Struve et Milioukov comme une mission de la plus haute importance. Ils considèrent tous les deux l'émigration russe comme un phénomène historique unique. Quel est donc son objectif ? " Le devoir de l'émigration vis-à-vis de sa Russie réduite en esclavage consiste à s'opposer implacablement au bolchevisme. Pour tous les Russes, le mot émigration doit être associé à l'esprit de protestation et à l'amour de la liberté. Mais pour que ce mot ne devienne pas une coquille vide, nous devons sauvegarder les fils qui nous relient à notre peuple "2.

Pour Struve, le destin historique de la Russie dépend de l'émigration. Les émigrés ont emporté dans leurs malles des traditions politiques et culturelles sans lesquelles la Russie ne saurait ressusciter.

² Milûkov. P. N., *Emigraciâ na pereput'e*, Ed. RDO, Paris, 1926, p. 97.

Mais même si leurs conceptions sur la mission de l'émigration sont semblables, les moyens supposés de sa réalisation diffèrent. Si avant la Révolution, Struve et Milioukov se trouvaient du même côté des barricades, ils sont à présent opposés. Leurs débats interminables menés essentiellement dans la presse illustrent les contradictions qui déchirèrent l'émigration.

La question fondamentale que se pose un homme politique en exil est celle de la tactique à adopter pour garder de l'influence et rentrer au pays. Est-il possible de mobiliser l'ensemble du corps émigré contre l'Union soviétique, de recréer l'Armée Blanche, d'obtenir une aide étrangère substantielle ? Et cela sera-t-il bénéfique pour la Russie ?

Ainsi, les questions de tactique sont décidées en fonction du jugement porté sur les événements de Russie, c'est-à-dire sur le bolchevisme.

La proposition de Milioukov consiste à étudier le phénomène bolchevique dans une perspective historique. Le bolchevisme prétend initialement incarner le marxisme. Mais dans le contexte russe, une telle entreprise semble par trop utopique, impossible à mettre en œuvre concrètement. Selon Milioukov, les bolcheviks l'auraient rapidement compris, et, en s'adaptant à la réalité russe, auraient alors abandonné l'ambition du communisme en Russie³.

Milioukov établissait une distinction nette entre les notions de bolchevisme et de socialisme. Le bolchevisme, tout comme son prototype européen le "syndicalisme révolutionnaire" ne peuvent être confondus avec le socialisme. Les bolcheviks ont opté pour une interprétation révolutionnaire du socialisme, en le libérant ainsi de ses contradictions internes. À l'inverse, les socialistes européens ont dans leur majorité suivi une tactique évolutive. L'intransigeance de ce radicalisme bolchevique possède, aussi paradoxal cela soit-il, de nombreux points communs avec le royalisme : "il y a là [du] romantisme politique, plongé dans la sphère de l'inconscient, [un] dégoût pour les principes démocratiques et [la nécessité de] créer de

³ Milioukov souligne l'inadéquation entre le bolchevisme et la doctrine de Marx. "Je préfère utiliser le terme *bolchevisme* et non pas *communisme*, comme Lénine définit son expérience. Le communisme est une doctrine internationale, dont le bolchevisme est l'incarnation russe. Les bolcheviks saisissent parfaitement ce décalage. Ils gardent le communisme en réserve pour leur étape finale —la révolution mondiale. En ce qui concerne la Russie, la phase initiale bolchevique s'est avérée largement suffisante". Pour Milioukov, Lénine "aurait pu bâtir des châteaux de sable n'importe où, mais en Russie, il a préféré bâtir sur les fondations solides de l'autoritarisme". Milûkov P.N., *Russia today and tomorrow*, McMillan & Co., New York, 1922, p.34.

nouvelles idoles nationales. En fait, la psychologie bolchevique se distingue très peu de la psychologie réactionnaire”. Milioukov écrit à la fin de 1919 que la pratique russe du bolchevisme n'a rien apporté de nouveau à la théorie européenne du socialisme. Le triomphe purement politique du socialisme n'annonce en rien ses éventuels succès dans le domaine de la construction d'une société nouvelle. Cette pensée est omniprésente dans son ouvrage-avertissement “ Bolchevisme: an international danger ”, véritable appel à l'aide de l'armée britannique.

Mais très rapidement, le ton de ses publications change. Les émigrés considéraient le régime bolchevique condamné à courte échéance ; la réalité leur a donné tort. Ils ont dès lors été poussés, peu à peu, à constater les raisons de sa stabilité et à étudier une éventuelle transformation du bolchevisme.

Par conséquent, la redéfinition des moyens à employer pour sortir du bolchevisme – par la Révolution ou par l'évolution – s'impose lorsqu'il devient évident que la guerre est perdue. Dès lors, l'espoir de la renaissance de la Russie repose sur le développement de processus internes. Entre 1922 et 1926, Milioukov a plusieurs fois précisé sa vision de l'évolution du système soviétique. Il proposait d'adapter en permanence la tactique politique de l'émigration aux événements qui se déroulent en Russie, pour contribuer ainsi à la désagrégation du système soviétique de l'intérieur. Ainsi, réfutant sa thèse initiale selon laquelle les processus évolutifs de la Russie étaient bloqués par le bolchevisme, Milioukov estime alors que la Russie peut évoluer “ même sous le régime soviétique, *malgré* le régime soviétique ”⁴. Il considère que le peuple s'affranchira progressivement du joug bolchevique : “ l'évolution va dans le sens d'une autonomisation de la population et non dans le sens d'une plus grande obéissance au pouvoir de l'Etat ”⁵.

Lorsque la NEP est mise en œuvre et porte rapidement ses fruits, Milioukov est forcé d'admettre que les changements peuvent aussi avoir lieu par l'élaboration et la mise en place d'une stratégie consciente du pouvoir soviétique. Autrement dit, après avoir mené une politique destructrice à bien des égards, le pouvoir bolchevique peut également revenir à une politique créatrice lorsque sa propre survie est en jeu.

La dernière mutation des bolcheviks, que Milioukov vit depuis l'exil, est liée au stalinisme après l'ébullition révolutionnaire. Cette mutation correspond à l'idée initiale de Milioukov : les bolcheviks sont

⁴ Milûkov. P. N., *Emigraciâ na pereput'e*, Ed RDO, Paris, 1926.

⁵ Ibid.

les enfants de l'histoire russe et non ses créateurs. L'étape communiste de la Révolution n'est donc pas la dernière. Les communistes sont incapables d'endiguer la révolution et ses conséquences. Pour Milioukov, les bolcheviks ne sont qu'“ un instrument de l'histoire, et les objectifs du bolchevisme correspondent aux objectifs du moment historique actuel ”⁶.

Malgré toutes les nuances ultérieurement apportées par Milioukov à sa doctrine, il n'abandonnera jamais le principe essentiel de sa “ nouvelle tactique ” adoptée en 1920 : “ J'ai toujours défendu des conceptions anti-bolcheviques et je continuerai à le faire. Mais si j'ai considéré jusqu'en 1920 qu'il était possible de libérer la Russie par les armes, je ne le pense plus aujourd'hui ”⁷.

Le retour au passé est impossible : à présent, pour Milioukov, il faut choisir non plus entre la révolution et la réaction, mais entre le bolchevisme et la démocratie. Et l'objectif de l'émigration libérale russe consiste à rendre évident ce changement, à promouvoir des concepts politiques alternatifs. C'est ce qui explique le refus de Milioukov de participer au congrès de l'émigration russe de 1926, ainsi que son refus de collaborer à d'autres partis et son opposition catégorique au mouvement de la Garde blanche. À l'inverse de Struve, qui appelle à l'unité de l'émigration, Milioukov préfère défendre le pluralisme des partis et opinions politiques, car selon lui, une idéologie susceptible d'unir toute l'émigration n'existe pas.

Struve étudie le bolchevisme sous un autre angle. Il faut remarquer d'emblée que dans ses travaux, Struve utilise indifféremment les termes "bolchevisme", "socialisme", "communisme", qu'il considère comme des synonymes.

En exil, Struve poursuit sa critique du socialisme entamée dans le fameux recueil d'articles sur l'*intelligentsia* russe *Vekhi* (Les Jalons), paru à Moscou en 1909. Sa critique touche essentiellement des aspects philosophiques et économiques.

En premier lieu, Struve affirme que tout le mal ne vient pas de l'homme mais des imperfections de l'organisation sociale ; le socialisme élimine l'idée de la responsabilité personnelle de l'individu, en remplaçant le problème de la perfection intérieure par celui de

⁶ Milûkov. P. N., “ Sovetskaâ dejstvitel'nost' i emigraciâ ”, *Poslednie Novosti*, 15. 07. 1937.

⁷ Milûkov. P. N., *Russia today and tomorrow*, Mc Millan & Co., New York, 1922, p 12.

l'organisation sociale. Des surcroît, le socialisme prétend se substituer, comme une vision intégrale du monde, à la religion. Mais la force reconnue au socialisme n'est pourtant pas transcendante ; il est supposé être le résultat de l'effort de la science qui, comme on peut le prévoir, amènerait à l'élimination du facteur religieux.

Comme Milioukov, Struve rapproche socialisme et réaction, en raison du caractère supra-individuel et antirationnel propre aux deux doctrines. Comparant Marx et Joseph de Maistre, Struve ne se décide pas à prédire l'avenir du socialisme : “ on pourrait appeler le socialisme “ mythologie socio-politique profane ”. Il considère qu'il s'agit d'un phénomène particulier de la psychologie individuelle et collective, né des nouvelles conditions techniques et sociales, et peut-être condamné à l'érosion”⁸. Aux antipodes du socialisme, d'après Struve, se trouve l'individualisme, caractéristique de toute expression politique libérale.

En second lieu, Struve s'atèle à une critique économique des principes fondamentaux du socialisme, notamment le principe égalitaire et la centralisation absolue du processus de production. Non seulement ces principes sont contraires à la nature humaine, mais de plus ils sont incompatibles, antinomiques, affirme Piotr Struve. Il souligne l'impossibilité absolue d'organiser la production dans des conditions d'égalité totale.

En tentant d'incarner de se fonder et d'incarner le socialisme, le bolchevisme l'a pervertie : “ Le bolchevisme est la fin du socialisme ”, écrit-il, “ [...] Dans le bolchevisme deux idées se sont heurtées, deux des piliers du socialisme, et ont révélé l'impossibilité de réaliser le socialisme comme il avait été pensé jusqu'alors, c'est-à-dire comme une construction intégrale”. Quant au caractère international dont s'est parée la Révolution russe, elle constitue en soi une contestation pratique du socialisme.

Le socialisme égalitaire nie deux principes essentiels du développement de toute société : d'abord, celui de la responsabilité de chacun vis-à-vis de ses actes, et ensuite, le principe d'évaluation des hommes en fonction de leurs compétences et de leurs performances, notamment dans le domaine économique. Ces deux principes reposent sur l'institution de la propriété privée. Or, en rendant la terre aux paysans, la Révolution n'en a pas fait leur propriété. Il faut remarquer que le faible enracinement de la propriété privée a pour partie favorisé l'avènement de la Révolution en Russie, et qu'ainsi le peuple n'a pas manifesté d'intérêt à défendre une institution majoritairement ignorée.

⁸ Struve P. B., Socialism, *Russkaâ Mysl'*, n°6-7, 1922.

Le marxisme, avec autant de raison qu'une naturelle prétention utopiste, affirme que le remplacement d'un type d'organisation économique par un autre implique forcément la victoire de celle qui se révélera la plus productive. La Russie ayant été le théâtre d'un effondrement total de l'économie après la Révolution, cela signifie que soit le socialisme n'est pas une formation plus efficace que le capitalisme, soit que ce qui a été construit en Russie ne correspond pas au socialisme ? Struve défend la première acception, car nier le caractère socialiste de la législation soviétique reviendrait à nier l'évidence. " Si l'expérience soviétique a échoué, s'exclame-t-il en 1921, ce n'est pas au retard de la Russie que cela est dû ; ce sont les fondements mêmes du socialisme qu'il faut remettre en question, et pas seulement les conditions historiques et les méthodes politiques de sa réalisation ”⁹.

Struve était profondément convaincu de l'incapacité du bolchevisme à évoluer sans s'auto-détruire. Il comparait fréquemment l'Union soviétique à l'Etat " patrimonial " de la Moscovie à l'époque d'Ivan le Terrible. Cette analogie apparaît aussi dans l'analyse du système de gouvernement communiste et de son attirance pour le pouvoir absolu. En 1929, Struve prédit déjà la terreur stalinienne, en parlant d'une nouvelle *opritchnina* (régime policier instauré par Ivan le Terrible).

Le regard que Struve pose sur le pouvoir soviétique aura eu le mérite d'avoir été clair et univoque. Il voyait son essence dans le mépris envers son propre peuple et affirmait qu'un tel pouvoir ne pourrait exister longtemps. L'effondrement d'un régime " anti-humaniste " dans le contexte de modernisation lui paraissait inévitable.

Il a été souvent reproché à Struve, dans son exil parisien, son rapprochement avec les royalistes. Comment expliquer un revirement autrefois impensable ? Il justifie sa position par une nécessité symbolique, unificatrice et patriotique : " La Russie en tant que grande puissance créée par le peuple russe, est identifiée à une forme politique précise qui est le monarchisme, le tsarisme. Comme la chute de la monarchie signifiait la chute de la Russie, de nombreux Russes qui n'étaient pas monarchistes auparavant le sont devenus par patriotisme. Et je suis certain qu'il s'agit là de la seule position qui soit juste ”¹⁰. Ainsi, Struve se place dans les rangs de ces nouveaux " monarchistes malgré eux ". Son conservatisme ultérieur peut donc être considéré

⁹ Struve P. B., *Itogi i sucestvo kommunisticeskogo hozâjstva*, discours, 1921.

¹⁰ Struve P. B., *Pazmysleniâ o ruskoj revolucii*, *Russkaâ Mysl'*, N° 1-2, 1921.

comme l'expression d'un instinct patriotique davantage que le fruit d'une réflexion élaborée.

Comme il dénie au bolchevisme la possibilité d'évoluer, la lutte armée lui apparaît comme le moyen le plus efficace pour le renverser. Pour cela, " il nous faut un seul camp, et non pas plusieurs. L'histoire nous apprend que pour vaincre il faut s'unir ". Struve critique l'attitude de Milioukov, qu'il considère comme une grave erreur politique. Il l'accuse d'être le responsable de la désunion politique au sein l'émigration, lui reproche son éloignement du mouvement des Blancs et son hostilité vis-à-vis des anciens cadres de l'armée. Mais, comme l'admet Struve lui-même, son opposition à Milioukov n'est pas de nature uniquement politique, mais bien plus profonde. Il lui adresse des reproches de nature typiquement conservatrice : " Milioukov est un organisateur talentueux d'idées et de combinaisons. Si la politique était un jeu et les hommes des pions, il serait un homme politique de génie. Mais il est incapable de voir et de comprendre les vrais gens " ¹¹. Ainsi, la polémique entre Struve et Milioukov s'inscrit dans le débat très ancien : des hommes contre des institutions.

Dans l'interprétation de Struve, le bolchevisme est considéré comme une fausse modernisation ne pouvant raisonnablement se maintenir sans mener au chaos. Il ne fait quasiment aucune différence entre socialisme, bolchevisme et communisme, relève Jane Burkan dans son ouvrage *L'intelligentsia et la Révolution* [...] : " Alors que les sociaux-démocrates russes tentaient de distinguer le bolchevisme du socialisme, Struve prit fermement position. La Révolution russe est due à la propagande socialiste ; le nouveau gouvernement était dirigé par une *intelligentsia* poursuivant des idéaux socialistes, dont la tentative de mise en pratique s'est soldée par un effondrement économique " ¹². Mais il est possible d'adopter un autre point de vue et remarquer qu'une vision aussi catégorique de ce phénomène a empêché Struve non seulement de juger le socialisme en tant que mouvement social de plus en plus puissant en Europe et très dissemblable du bolchevisme, mais aussi de comprendre la nature des changements survenus en Russie soviétique. C'est cette perception de la réalité de l'environnement politique tant national que général, qui a trompé Piotr B. Struve.

Le fait que l'historien Milioukov considère le socialisme comme une étape inévitable du développement de la Russie ne doit pas éclipser

¹¹ Struve P. B., P. N. Milioukov, *Rossia i Slavânstvo*, n°15, 1929.

¹² Burbank Jane, *Intelligentsia and revolution: Russian views of bolchevism, 1917-1932*, Oxford University Press, 1986, p 168.

le jugement porté sur ce phénomène par l'homme politique et l'individu Milioukov. " Alors que les Cadets se plaçaient en opposition vis-à-vis de la monarchie, ils préféreraient adopter une tactique révolutionnaire par essence vis-à-vis du bolchevisme " ¹³ déclarait Milioukov. Le principe essentiel du régime soviétique, c'est-à-dire la soumission absolue de chaque individu à l'Etat, était absolument inacceptable pour Milioukov le libéral. Pourtant, cela ne l'empêchait pas de reconnaître au socialisme certains effets bénéfiques, notamment ceux des syndicats dans le cadre des démocraties occidentales. Sur le plan national, c'est-à-dire en Russie, il considère que le socialisme a pu contribuer à l'éducation du peuple en particulier en matière politique. Son éloignement permet à Milioukov d'espérer que le socialisme, même s'il venait à être réalisé sous une forme bolchevique, puisse tout de même avoir des effets positifs sur la société russe.

La modélisation des alternatives au régime soviétique

L'adoption d'une tactique propre à renverser le régime soviétique implique par définition une modélisation de ce que serait la Russie post-soviétique, selon les aspirations de l'émigration. Ainsi, quels sont les hypothèses que Piotr B. Struve et Pavel N. Milioukov élaborent concernant l'évolution politique de la Russie, celle du bolchevisme et la conciliation de leurs idéaux avec la réalité socio-économiques d'une Russie post-révolutionnaire.

Il faut revenir au point de départ, c'est-à-dire à la perception et à la signification de la révolution russe au sein de l'émigration. S'agissait-il d'une nécessité historique, et s'inscrira-t-elle dans le progrès ? Peut-elle rapproché la Russie de la civilisation occidentale, dont Struve et Milioukov auront toujours été de fervents admirateurs ? Et puis, la Révolution peut-elle, par contrecoup, préparer le peuple à revendiquer l'instauration des principes démocratiques, ou au contraire, après avoir détruit les germes du constitutionalisme, a-t-elle à jamais figé la mère patrie dans le despotisme ?

Les valeurs du libéralisme politique reçoivent, dans les interprétations des théoriciens russes, des accents tout à fait particuliers : soit un penchant à l'individualisme éthique, presque stoïcien, soit un radicalisme optimiste, pourtant peu justifié. Ces manières tout à fait divergentes d'envisager le libéralisme suggèrent que les moyens de

¹³ Milûkov P.N., Sovetskaâ dejstvitelnost' i emigraciâ, *Poslednie Novosti*, 15.07.1937.

réalisation comme la doctrine libérale elle-même, restaient vagues et difficiles à appréhender pour les penseurs russes, car ils ne trouvaient aucune application réelle dans leur pays.

La question de l'avenir de la Russie, passe inévitablement par la détermination de l'identité russe. La question est double : quel avenir pour quelle Russie ? Quels sont les fondements de la nation et dans quelle mesure la nation russe correspond t-elle à l'Empire de Russie ? Cela revient encore et toujours au débat entre slavophiles et occidentalistes, qui oppose ici Struve et Milioukov aux eurasistes, un mouvement apparu en 1921 et qui possède aujourd'hui encore des partisans en Russie. De nombreux émigrés y ont vu la possibilité de concilier le passé impérial à la nouvelle idéologie soviétique.

Attirés dans un premier temps par l'eurasisme, Milioukov et Struve s'en sont rapidement écartés. Leurs critiques seront utiles aux générations suivantes séduites par ce courant, témoignant de leur vision respective de l'avenir de leur pays, de leur conception de la nation et du patriotisme.

Le radicalisme libéral de Pavel N. Milioukov.

Longtemps avant la Révolution, Milioukov avait écrit dans un journal cadet: “ Nous comprenons et reconnaissons la Révolution en tant que facteur dont la lutte ouverte avec l'ancien régime politique crée un droit nouveau. Mais nous n'idéalisons pas la Révolution, n'en faisons pas un “ symbole ” et comprenons bien que la révolution n'est qu'une méthode, un moyen de lutte et non un but en soi. Cette méthode est mauvaise si elle nuit à l'entreprise qu'elle veut servir ”¹⁴. Quelle était donc l'objectif de la Révolution, et l'a t-elle atteint ?

La Révolution d'octobre a été un prolongement logique de celle de février, celle qui sépare la Russie du passé de la Russie du futur. Milioukov défendra toute sa vie les idéaux et les slogans de cette révolution contre toutes les tentatives de la discréditer. En ce qui concerne la révolution bolchevique, Milioukov réagit de prime abord par l'effroi, qu'il surmonte d'ailleurs assez rapidement. Néanmoins, c'est justement Milioukov qui fit le plus d'efforts pour convaincre le Grand Duc Mikhaïl de ne pas abdiquer du trône légué par Nicolas II. Il craignait une rupture radicale avec la symbolique politique du passé.

Toutefois, même en ayant abandonné par la suite toute tentative de ce genre, il a longtemps gardé de l'amertume vis-à-vis de la défaite

¹⁴ Milûkov P. N., *Vospominaniâ*, Politizdat, Moscou, 1991, p 232.

infligée par le puissant courant de la Révolution au constitutionnalisme naissant en Russie : “ Nous ne voulions pas cette révolution, surtout pendant la guerre, mais [...] on nous a confisqué nos slogans : constitution, droit, loi égale pour tous. Il n'y avait pas de constitution, la révolution est venue ; la révolution était un fait, la constitution n'était que le désir irréalisable d'une classe détestée ”¹⁵.

Le libéralisme russe a manqué la possibilité qu'il avait eu au début du siècle de devenir le garant de l'ordre social ; le discours libéral a subi un échec éclatant. À la différence de leurs puissants rivaux, les réactionnaires et les révolutionnaires, les libéraux n'ont pas obtenu le soutien populaire nécessaire. Il faut noter tout de même que le tsarisme n'a jamais permis d'accorder les libertés publiques et les droits politiques les plus élémentaires à ses sujets, et qu'il les a toujours considérés comme sa propriété. De cet échec des libéraux à influencer les autorités de l'Ancien Régime, Struve a accepté de rejoindre les réactionnaires, tandis que Milioukov se laissait séduire par les révolutionnaires.

L'acception positive du phénomène révolutionnaire de Milioukov est également due au fait qu'il lui reconnaît une influence bénéfique sur la société russe. Un bouleversement social considérable a indéniablement eu lieu à la suite de la Révolution et de la Guerre civile. En effet, ce sont de nouvelles couches sociales qui sont arrivées au pouvoir, et pas seulement un groupe d'usurpateurs. Les masses ont reconnu la Révolution, et ne pourraient accepter le retour des anciens propriétaires fonciers. La fin tragique des Blancs et le succès du bolchevisme se sont largement décidés lorsque l'Armée blanche est amenée à tourner les fusils contre le peuple, et quand ses dirigeants se discréditent par des réformes profondément anti-démocratiques. Pourtant, tout en acceptant la Révolution, Milioukov refuse le bolchevisme et espère une très rapide évolution du pouvoir soviétique. Il fonde ses espoirs sur la paysannerie, laquelle doit, selon ses calculs, dynamiter le pouvoir bolchevique par ses révoltes. Mais la collectivisation a étouffé toute velléité de révolte qui aurait encore été possible dans les années 1920. Cela n'a pas altéré la conviction de Milioukov sur l'éveil de la conscience politique du peuple russe, lui permettant un jour de rejeter le joug bolchevique comme cela avait été le cas avec le tsarisme. De fait, avec le temps, ses espoirs vont chavirer.

¹⁵ Milioukov P. N., *Kak prisla revoliuciâ ?*, *Poslednie Novosti*, 12. 03. 1921.

Cette notion de conscience politique que Milioukov souligne, si elle ne correspond pas tout à fait à la réalité soviétique, a cependant le mérite de jeter les bases d'un régime où le peuple pourrait exister.

Les principales réflexions de Milioukov à ce sujet sont exposées dans *La Monarchie ou la République*, ouvrage publié en 1923. Selon l'auteur, historiens et sociologues ne peuvent attribuer de valeur absolue à la république ou à la monarchie, ni d'ailleurs à quelque forme d'organisation étatique que ce soit. Les jugements doivent toujours être portés en fonction de la société concernée. Ainsi, la république n'est qu'une étape du développement d'un peuple, mais un stade nécessaire et inévitable. Milioukov refuse l'idée avancée par les slavophiles et leurs successeurs selon laquelle la Russie connaît d'autres règles de développement que l'Europe et qu'elle n'est pas concernée par les enchaînements de l'évolution mondiale. Tout en refusant l'essentialisme et le messianisme, Milioukov réfléchit en positiviste : la Russie désire la démocratie, car la démocratie est une loi de l'histoire. En se fondant sur cette thèse, Milioukov formule sa prévision du développement politique de la Russie. Toute sa vie, il ne cessera d'affirmer, en réfutant ainsi aussi bien les réactionnaires désireux de replonger la Russie dans le passé, que les socialistes rêvant d'un homme nouveau. Selon lui, la Russie se développe dans la même direction que les pays d'Europe occidentale, et par conséquent, la démocratie s'impose à la fois en tant que système désiré et en tant que système probable. C'est bien la république qui est considérée par le peuple comme le seul système capable de sauvegarder les acquis de la Révolution. Et la transformation d'une république prolétarienne en une république démocratique n'est qu'une question de temps.

Mais les penseurs politiques de l'émigration russe s'interrogent aussi sur la capacité de la démocratie russe à garantir le fonctionnement des institutions démocratiques, en considération de l'arriération du peuple russe. Pour Milioukov, c'est là un argument apprécié des conservateurs qui considèrent que seule la tradition peut contenir la foule. Milioukov, au contraire, affirme que " les institutions démocratiques elles-mêmes ont un effet éducatif sur les masses. Aucune démocratie ne serait réalisée si on avait attendu que tout le monde acquière une conscience politique. D'un autre côté, la masse russe n'est pas absolument ignorante [...]. D'ici, en exil, nous voyons mieux les contours des processus qui échappent à l'observateur qui se trouve au cœur ”¹⁶.

¹⁶ Milûkov P.N., Respublika ili monarhiâ, *Krest'ânskaâ Rossiâ*, N°4, 1923, p. 65.

La foi de Milioukov en le peuple est indestructible. Jusqu'à sa mort, il crût fermement à une émergence croissante de la conscience politique en Russie, et vécut dans l'attente d'un coup d'Etat démocratique. Mais cette conviction était-elle fondée ? Cette Russie-là disposait-elle du potentiel démocratique nécessaire, dans le sens d'une amélioration sensible des conditions d'existence et d'ascension sociale, mais aussi d'une aspiration à la participation politique ?

Milioukov lui-même se rendait compte de la faiblesse de la cohésion entre les éléments de l'organisme social qui caractérisait la Russie depuis des siècles. Le peuple est séparé de l'Etat, le cerveau du pays est séparé de son corps, la coordination des régions par le centre est artificielle et forcée – tous ces traits de l'Empire de Russie ont été hérités par l'Etat Soviétique. À l'époque où il participait au Gouvernement provisoire, Milioukov n'avait cessé de répéter à qui voulait l'entendre, que pour créer une république il fallait l'établissement d'un pouvoir fort, ce dont ne pouvait disposer une monarchie dépassée et essoufflée. Il aurait été logique de conclure à l'impossibilité d'instaurer une démocratie à l'occidentale en Russie, ou tout du moins d'admettre la nécessité d'en consolider les fondations par d'une dose d'autoritarisme pendant une période de transition et d'adaptation. Pourtant, Milioukov ne parvient pas à cette conclusion. Il ne réussit pas à combiner système démocratique et les restrictions des libertés qu'impose l'autoritarisme. En fait, il ne pourra jamais se résoudre à concilier son idéal avec la réalité russe.

L'originalité de l'identité russe est traitée par les penseurs de l'émigration en fonction de la place que la Russie a ou pourrait avoir parmi les autres nations ? Découlerait-il de la particularité de la nature du peuple russe une mission spécifique qui lui serait dévolue ? Pour comprendre la vision qui prévaut au sein de l'émigration quant à la singularité russe, il faut d'abord s'intéresser à la définition que Milioukov accorde aux notions de nation et de nationalité.

L'étendue et la diversité de peuplement de “ toutes les Russies ” incite Milioukov à poser en postulat, la primauté de la nationalité sur toute idée de race. La race est considérée comme une abstraction, seule la nationalité existe, car elle est issue d'un processus de construction sociale.

Milioukov estime qu'il existe un principe volontariste d'autodétermination d'une nation. Autrement dit, la nation se présente comme le sujet de la volonté de ceux qui vivent et ressentent un lien d'appartenance commune, et qui se traduit concrètement par le lien nationalité. À la différence des slavophiles et de toute la tradition

romantique qui traite la nation comme un organisme, un substrat de qualités inhérentes et intangibles, Milioukov la considère comme le produit d'un processus de développement intrinsèque à tout regroupement humain.

Ainsi, la longue chaîne des novations politiques importée d'occident, acclamée par les occidentalistes et maudite par les slavophiles, apparaît dans l'œuvre de Milioukov sous un tout autre aspect. Il considère l'avènement de la démocratie inévitable, mais avec un processus d'adaptation aux réalités russes qui impose une redéfinition des modèles occidentaux. Cette transposition témoigne du développement de la conscience nationale : “ La transposition est une loi éternelle de la formation de ce qui deviendra authentique ; tout ce que nous considérons comme spécifiquement national est aussi un produit d'anciennes imitations, retravaillées dans un environnement traditionnel. La lutte des *samobytniki* [partisans de l'authenticité russe et d'un certain repli de la Russie] avec les “ imitateurs ”, des xénophobes avec les xénophiles, n'est qu'une forme primitive de l'auto-conscience d'une nation ”. Il n'y a donc aucune “ authenticité inhérente ”, car le lien national et la Nation sont toujours en cours de formation.

C'est ainsi que Milioukov tente de résoudre la contradiction entre occidentalisme et slavophilie. Ardent adversaire de l'idée d'autosuffisance, Milioukov souhaite sincèrement que l'élément européen de la Russie surpasse l'élément asiatique. Cependant, il ne cesse de souligner la spécificité russe, due au contexte historique. On ne peut assimiler entièrement la Russie à l'Europe, tout comme il est impossible de faire revenir le passé et la formation de la Russie. Le processus interne de développement politique doit inévitablement l'amener à des résultats similaires à ceux observés dans les Etats d'Europe occidentale. Ainsi, “ le salut politique de la Russie ne réside pas dans la victoire sur l'occidentalisme ou dans la soumission de l'Etat à la foi. [...] Les idées de l'Occident, du droit et de l'Etat pour l'époque actuelle sont le seul moyen d'organisation politique viable à terme. L'orientalisme, c'est Moscou, c'est le Kremlin soviétique, c'est le tsarisme russe ”¹⁷. Et poursuivant la critique adressée aux eurasistes¹⁸, il

¹⁷ Milioukov P.N., Cto znacat nasi golosovaniâ?, *Poslednie Novosti*, N°387, 1921.

¹⁸ L'eurasisme (*evrazijstvo*), mouvement qui surgit dans l'émigration en 1921, avec la parution du manifeste *Ishod k Vostoku* (L'exode vers l'Est). Les fondateurs du mouvement eurasiste sont Troubetskoï, Souvtchinski, Vernadski et Savitsky. Les eurasistes ont tout d'abord essayé de revenir à la doctrine slavophile, en s'attachant à montrer que l'esprit russe est original, que son originalité vient de l'orthodoxie et qu'il

ajoute : “ L'absolutisme géographique des eurasistes sert de piédestal à leur absolutisme culturel et historique. [...] Ils se servent d'arguments scientifiques pour frapper par le concret. En cela ils suivent aveuglement leurs prédécesseurs slavophiles [...]. Mais quelle régression, même par rapport à un autre de leurs maîtres, Konstantin Léontiev. Ils ignorent aussi bien l'idée du progrès universel que l'évolution interne de chaque peuple. Dans le domaine pratique, les eurasistes négligent le pluralisme de la vie politique, et surtout, à une telle époque, l'antagonisme naissant entre deux systèmes d'organisation politique, économique et sociale. Tout ce qui correspond à leur vision de la tradition historique russe est justifié par leur doctrine ”¹⁹.

Dans sa critique de l'idée d'Eurasie, Milioukov avance le terme ingénieux d'Asiope. En dénigrant ainsi l'idéal de la Russie sauvage, cette notion reflète aussi très justement les peurs et les contradictions de la pensée politique russe. Se sentant appartenir à l'Europe, l'élite russe est néanmoins traditionnellement encline à considérer la Russie comme un phénomène géopolitique à part, “ une zone de risque historique accru ”²⁰. La lenteur et l'inflexibilité avec laquelle cette zone accède à la “ civilisation ” déçoit ses modernisateurs. La “ recette ” de Milioukov consiste justement à ne pas baisser les bras et ne pas attribuer l'échec de la modernisation à des facteurs transcendants, mais à des conditions difficiles et néanmoins surmontables. Notre lutte, déclare t-il, est une lutte contre Asiope, contre le recul de la Russie vers des temps révolus.

Le libéralisme conservateur de Piotr B. Struve.

Comme chez Milioukov, la construction du concept idéologique popularisé par Struve alors qu'il a émigré en France, commence par un questionnement naturel sur la Révolution.

trouve son expression politique dans la monarchie. Puis l'élément slave en général leur ayant paru trop pénétré de civilisation européenne, ils ont préféré lui substituer l'élément asiatique. L'empire russe tel qu'ils le conçoivent, c'est l'ancien empire de Genghis Khan, géographiquement circonscrit dans les frontières de l'Eurasie, qui est “ le continent de l'Europe orientale et de l'Asie occidentale ”, territoire immense qui n'est “ ni Europe, ni Asie ”, mais qui forme un tout économique et géographique et se suffit à lui-même.

¹⁹ Milûkov P. N., “ Tretij maksimalizm ”, *Poslednie Novosti*, 02. 05. 1925

²⁰ Formule de A. A. Kara-Murza.

Le terme sociologique de révolution doit s'analyser au regard du droit en tant que système organisé. La révolution marque une rupture dans la continuité du développement juridique d'un système de société, et devient le point de départ d'un nouveau système de valeurs, y compris sur le plan juridique. Une révolution réussie est une révolution qui est devenue le Droit. Par ailleurs, Struve souligne aussi que la révolution est faite d'actes conscients, inspirés par des desseins individuels, et en tant que telle, elle implique la responsabilité et l'évaluation. Ainsi, pour Struve, la révolution est une action réfléchie d'individus poursuivant des objectifs propres, répondant à des intérêts particuliers.

Mais la définition formelle de la révolution comme un intervalle dans le développement du système juridique d'un Etat peut différer selon le contenu qu'on lui attribue. Struve distingue deux types de révolutions : celles qui ont un objectif socio-politique concret, et celles exprimant les sentiments du peuple. La révolution russe appartient sans conteste au second type. Elle était davantage une révolte, une fronde, qu'une révolution. L'essence de la Révolution russe était profondément réactionnaire, la Révolution a replongé la Russie loin dans le passé. Struve regrette la destruction d'un Etat à la culture si proche de la culture européenne, d'un Etat qui venait d'adopter une constitution, d'un Etat inclus dans le processus mondial de modernisation. La Révolution a disjoint la Russie de l'Europe, elle a suspendu son évolution, et l'a ramenée à l'époque de l'Etat patrimonial. Pour Struve, les conséquences catastrophiques de la Révolution ont constitué la preuve que l'idée de progrès ne peut à elle seule expliquer les cheminements historiques.

Le développement historique des peuples se caractérise plutôt par un combat permanent entre le bien et le mal ; ces notions définies à une période déterminée, il s'agit de prendre des positions claires vis-à-vis des événements²¹. En accord avec ce principe moral, Struve refuse de considérer la Révolution comme un état de fait : " L'acceptation de la Révolution est inadmissible, car elle n'a d'autres acquis que mort et destruction ", écrit-il²². Il est profondément convaincu que la Russie pré-révolutionnaire était bien plus proche d'une société libre et florissante, fondée sur la propriété paysanne, que la Russie pillée par la *Sovdéprie*.

²¹ Struve P. B., *Poznanie revolucii i vozrozdienie duha, Russkaâ Mysl'*, N° 6/7, 1922.

²² *Ibid.*

Struve idéalise le passé monarchique, en décrivant la monarchie comme un pouvoir national fort, garantissant droits et libertés. La conjonction de l'ordre et de la liberté qui selon Struve caractérisait l'Ancien Régime, est la composante principale du conservatisme libéral. Ainsi, au contraire de Milioukov, il admet parfaitement que l'ordre et la liberté soient compatibles. Il estime même qu'une telle conjonction est historiquement fondée et logiquement correcte eu égard à l'évolution de la Russie et de sa configuration tant géographique, culturelle, qu'économique et politique. Plus qu'aucune autre puissance, elle a besoin d'un pouvoir fort pour ne pas tomber dans l'anarchie et la barbarie. C'est ce qui explique la réhabilitation de la monarchie menée par Struve.

Malgré tous ses défauts, la monarchie garantissait l'ordre, sans lequel les libertés, quoique restreintes, ne pourraient éclore et s'épanouir. Et si auparavant, en tant que membre du Parti cadet, Struve affirmait que la liberté en tant que principe politique universel, doit appartenir à tous et pas seulement à des élus, une fois en exil, il se laisse envahir par un scepticisme grandissant à l'égard de l'idéal démocratique. La représentation populaire prend son sens lorsqu'elle crée les meilleures conditions possibles pour le maintien de l'ordre et des libertés des citoyens. Les institutions et les normes de la vie politique ne sont pas des fins en soi ; aussi élaborées qu'elles puissent être, leur champ d'application dépend pour une large part de l'éducation des citoyens. Pour que la société fonctionne, il est primordial qu'elle aspire en permanence à l'amélioration de ses conditions de vie. “ La démocratie en tant qu'ensemble d'institutions ne peut fonctionner correctement que là où le peuple est profondément conservateur ”²³, c'est-à-dire attaché à la propriété privée et à la patrie qui garantit cette propriété. Struve a critiqué la conception de la démocratie de Rousseau, à cause de l'élévation de la souveraineté populaire au rang de valeur absolue. Tout comme les principaux représentants du conservatisme libéral européen, Edmund Burke et Alexis de Tocqueville, Struve remet en question la justesse de principes démocratiques tels que la représentativité : “ Le parlement n'a pas le monopole de la représentation de la volonté populaire. Le gouvernement ne peut pas être restreint absolument par le droit. La nature même du pouvoir gouvernemental ne supporte pas de légalisme inconditionnel. Si le parlement oublie ses devoirs vis-à-vis de la patrie et la propriété au nom des intérêts d'une classe, le gouvernement doit se

²³ Struve P.B., *Demokratiâ i konservatizm, Vozrojdenie*, N°44, 1925.

débarrasser du parlement ”²⁴. Effrayé par la fronde populiste, Struve ne cherche pas quels mécanismes pourraient garantir la sagesse et l'équité du gouvernement, en l'absence de tout contrôle parlementaire, ni comment empêcher ou limiter les excès des mesures restrictives.

En l'absence de possibilité d'instaurer une véritable démocratie en Russie, c'est-à-dire une démocratie de sages, Struve préfère ne pas se bercer d'illusions, ni lui, ni les émigrés qui l'écoutent et le suivent, ni le peuple demeuré sur son sol. Il n'espère, ni ne désire la démocratie en Russie, car là où il n'y a pas de “normes de civilisation” profondément enracinées, le risque serait trop élevé de voir l'expérience dégénérer dans le chaos. Par la suite, il serait alors d'autant plus difficile de revenir à un projet démocratique. C'est le point de vue qu'adopte Piotr B. Struve pour proposer sa vision de la Russie post-bolchevique : “La Russie du futur sera indéniablement paysanne. Mais personne ne pourra jamais prouver que cette future Russie paysanne sera forcément républicaine. Historiquement, c'est même fort peu probable. Si une prévision historique peut discerner quoi que ce soit dans le brouillard de l'avenir, c'est uniquement une combinaison floue d'une base largement paysanne avec un pouvoir national fort et [par essence] individuel ”²⁵.

La nouvelle Russie doit être créée sur des fondements nationaux, car seul le patriotisme peut encore sauver la Russie comme le pensent de nombreux émigrés : “Notre salut réside en la reconstitution de l'Etat par la reconstruction d'une conscience nationale. Nous devons tous nous unir au nom de la Nation et de l'Etat ”. Struve a toujours écrit de manière très exaltée sur la nation ; sa conception se révèle parfois mystique. La nation est pour lui “une entité vivante et collective, une force spirituelle créée par des héros nationaux et par leurs exploits au nom de la patrie ”²⁶. La nation précède l'Etat. La nation est une individualité culturelle, alors que l'Etat, entité structurée, est une force culturelle. La nation est fondée sur une unité culturelle pour le passé, au présent et pour l'avenir. C'est à la fois un héritage et un labeur communs qui doivent assurer le succès des espoirs du lendemain²⁷. La

²⁴ Struve P.B., *Dnevnik politika, Vozrojdenie*, N 52, 1925.

²⁵ Struve P. B., *Dnevnik politika, Vozrojdenie*, N°242, 1926.

²⁶ Struve P. B., *Velikaâ Rossiâ, Patriotika*, p. 100.

²⁷ Dans sa perception de la nation, Struve est proche de l'historien français Ernest Renan (1823-1892), lequel, dans sa conférence “*Qu'est-ce que la nation ?*” à la Sorbonne en 1882, définit la nation comme “une solidarité provenant de la prise de conscience

puissance de l'Etat ne peut se forger sans la réalisation préalable de l'identité nationale. Dans l'hypothèse de la Russie soviétique, cette cohésion nationale ne peut être ravivée qu'en réconciliant le pouvoir et le peuple, qui deviendront Nation. Ici, l'Etat et la Nation se confondent.

Or, le bolchevisme signifie une coupure nette avec le passé et l'histoire. Les Bolcheviks ont ainsi séparé l'Etat et la Nation. Le nationalisme comme idéologie transcendant toutes les aspirations privées, apparaît dès lors, comme la seule force capable de neutraliser les éléments destructifs dans toute la Russie. Quelque romantique que puisse paraître ce concept de la nation, Struve n'est jamais allé jusqu'à l'organicisme et l'essentialisme des romantiques allemands, des traditionalistes français ou des slavophiles russes. Même si parfois, dans ses ouvrages tardifs, certains des discours à ce sujet ne sont pas sans ambiguïtés, la position de Struve vis-à-vis de l'interprétation slavophile de l'identité nationale est demeurée largement critique.

Il faut dire qu'initialement Struve s'était intéressé aux doctrines eurasistes (Savitsky, un des leaders du mouvement eurasiste, était un disciple de Struve et collaborait à *Russkaya Mysl'*). Il espérait y trouver un nouvel essor pour le patriotisme russe. Mais il a du rapidement déchanter. “ Comme le fondement des rêves eurasistes est éphémère ! La Russie s'est révélée lorsqu'elle est devenue la patrie de l'empire de Genghis Khan ; elle a emprunté aux Tatars toutes ses structures étatiques, disent-ils [les eurasistes], en se proclamant patriotes russes. Si leur idéal politique est de voir leur peuple comme des nomades dans les steppes, nous refusons catégoriquement ce type de patriotisme ”²⁸.

En fin de compte l'eurasisme est devenu pour lui une "mythologie", qui ne mérite pas une longue et sérieuse critique. La doctrine des eurasistes se réduit à l'affirmation des traits culturels et raciaux des peuples du monde slave. Ils placent en priorité la parenté de la Russie avec l'Orient asiatique. Ainsi, ils défigurent l'idée nationale russe. Ils opèrent à partir des notions du matérialisme géographique, tandis que la véritable idée nationale russe repose sur la culture et la religion. La nationalité russe ne se définit pas en termes géographiques, la Nation russe est avant tout une unité culturelle.

Conclusion

des faits accomplis au nom de la Patrie et des sacrifices à venir ” ou encore comme “un plébiscite de tous les jours ”.

²⁸ Struve P.B., *Istoriâ Rossii po evrazijski.*, *Vozrojdenie*, N 222, 1926.

La perception de l'expérience bolchevique depuis leur terre d'exil a eu un très fort impact sur les représentations politiques des penseurs politiques de l'émigration. Milioukov s'est enfermé dans sa conviction de l'évolution progressive de la société russe sur le chemin de la démocratie, tandis que Struve dénonçait violemment l'abandon des repères civilisationnels et la récession terrible du système économique bolchevique. Si après quelques hésitations, il a pu admettre que la Révolution russe était une expression des préférences politiques du peuple, et par là même, un signe de conscience politique des masses, jamais l'auteur des *Jalons* ne réussit à considérer les événements d'octobre 1917 autrement que comme une révolte anarchique et destructrice, un crime impardonnable.

Pour Struve, le bolchevisme est la voie russe de la modernisation, inscrite dans une marche progressive vers une démocratie adaptée ; pour Milioukov, il est le témoignage de l'absence du progrès universel, du triomphe du mal sur le bien dans un processus historique tristement accompli.

Tous deux restent libéraux dans la mesure où ils renient à aucun moment, le principe fondamental du libéralisme : la liberté de l'individu, assurée par la propriété privée et protégée par les garanties du droit, seul moyen de surmonter la chaos et la barbarie. Mais Struve parvient à la conclusion pessimiste que le citoyen russe n'est pas prêt à être libre, à jouir des libertés. Ainsi, il faut chercher d'autres moyens pour prévenir l'anarchie. Milioukov suppose que le retour aux anciennes méthodes dirigistes de régulation sociale n'est pas possible et par conséquent, faute d'alternative, voue une confiance absolue dans le libéralisme pour préserver l'ordre social. Comment ? Il ne l'a pas justement défini, sans doute malgré lui, mais en accord avec son esprit humaniste.

La solution de la " question de l'identité nationale " se fonde pour tous deux sur le rejet de la doctrine organiciste et de ses partisans russes les plus connus, les slavophiles. Struve, par son ardeur patriotique, a pu provoqué l'irritation de certains par le caractère quelque peu chauvin de son discours pro-russe. Mais à l'époque du Gouvernement provisoire, Milioukov avait été accusé de défendre l'impérialiste. Pourtant, leurs concepts et leurs propositions n'ont cessé de condamner le despotisme sous toutes ses formes.

Cet alliage paradoxal de libéralisme et d'étatisme est, certes, un signe des temps, mais aussi une des particularités importantes de la pensée libérale russe, qui, à moyen terme, ne pouvait pas envisager la diminution du rôle de l'Etat dans la formation de la société civile.